

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 79 (1970)
Heft: 7

Artikel: Par monts et par vaux
Autor: Ritzel, Johanna
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par monts et par vaux

Au nombre des initiatives prises par la Croix-Rouge suisse en vue de susciter l'intérêt des jeunes gens et des jeunes filles en faveur des professions soignantes et paramédicales, citons la présentation de conférences dans des classes de catéchumènes, à des groupes de jeunes, à des soirées de parents, à d'autres occasions encore. L'an dernier, une infirmière, attachée au

Secrétariat central de la CRS a fait une tournée systématique dans différentes régions de Suisse, en particulier dans le Haut-Valais et en Engadine. Partout, elle a été accueillie avec la plus grande gentillesse et gratitude aussi. Cet accueil chaleureux qui lui est réservé dans les villages perdus où elle se rend, lui fait oublier les fatigues de sa vie «errante» dont voici un aperçu...

Pourquoi j'établis mon programme de conférences compte tenu de ceux de la télévision? Qu'est-ce que les soins infirmiers ont donc à voir, direz-vous, avec l'émission «*Quitte ou double*» ou «*Jeux sans frontières*»? Pour la simple et bonne raison que si je désire organiser une réunion de parents pour leur parler des débouchés que les professions paramédicales offrent de nos jours, il ne faut pas, si je veux que mon auditoire ne soit pas trop clairsemé, que cette soirée coïncide précisément avec celle où se joueront les «*Jeux sans frontières*».

C'est surtout dans les régions reculées du pays qu'aujourd'hui encore l'on se fait une image désormais dépassée de la profession d'infirmière et c'est aussi dans ces régions-là que parents et enfants n'ont pas la possibilité de demander conseil aux services d'orientation professionnelle. C'est pourquoi nous avons pris contact avec ces derniers en leur proposant que la Croix-Rouge suisse présente des conférences publiques sur les professions paramédicales, dans les localités où ils ont difficilement accès. En collaboration avec les orienteurs et orienteuses professionnels, nous avons, d'un commun accord, établi un «plan de campagne» en nous aidant non pas de compas et d'équerres, mais de cartes géographiques, de bottins téléphoniques et de livres d'adresses. Jamais encore dans ma vie je n'ai utilisé aussi souvent les horaires des trains de montagne et des cars postaux que lors de la préparation de mes «tournée dans l'arrière-pays»... Viennent ensuite tous les petits travaux dits «d'organisation proprement dite». Il faut prendre contact avec M. le pasteur ou M. le curé, les instituteurs secondaires ou de classes terminales. Nous tentons en effet en premier lieu de présenter des exposés dans le cadre de l'école, de manière que les enfants puissent signaler à leurs parents que des soirées d'information auront prochainement lieu à leur intention particulière. Les programmes de ces

«tournée» sont conçus avec le plus de sagesse possible, de manière à éviter des déplacements inutiles; mais malgré cela il faut toujours prévoir les «imprévus»: ici une défection, là une conférence supplémentaire à donner.

Quels villages peut-on grouper en prévision d'une soirée de parents? Quels jours de la semaine sont les plus indiqués? Vaut-il mieux inviter la population d'une vallée entière à une matinée prévue pour le dimanche? Est-il possible de réunir pour une seule et même manifestation les élèves d'une classe secondaire et d'une classe terminale, ou est-il préférable de les convier à deux conférences distinctes? Lorsque tous ces sondages et travaux préliminaires sont liquidés, lorsque les affiches roses «Conférence sur les professions soignantes» sont placardées depuis une semaine environ, je boucle une valise et me confie aux CFF, puis aux divers petits trains bleus, rouges ou verts de montagne. Généralement, je descends tout d'abord dans la plus grande localité de la région où je devrai rayonner, afin de créer un climat favorable pour mon activité à venir et aussi pour me familiariser avec une ambiance souvent nouvelle. Visite à l'office d'orientation professionnelle, derniers entretiens, prise de contact avec la paroisse, le corps enseignant, courte visite à l'hôpital, à la clinique psychiatrique, à l'école d'infirmières. Ainsi passent les premières heures. Puis recherche d'un hôtel, téléphones à gauche et à droite pour fixer le programme définitif du lendemain, dont l'horaire sera le suivant: A 10 heures: conférence pour les élèves des trois premières classes secondaires: au total 84 filles et garçons; 13.30 heures: conférence pour les élèves des trois classes de fin de scolarité: 62 enfants; 20.00 heures: soirée de parents.

A 9.45 heures, je me trouve dans la cour de l'école où je rencontre l'instituteur. Je reçois un ballon lancé avec trop de vigueur... Mes futurs auditeurs se ruent dans la

salle de chant. Au premier rang: le footballeur maladroît de tout à l'heure, derrière lui une mer de têtes blondes, brunes, rousses et noires, au dernier rang, assises d'un air ennuyé, quelques grandes filles: les soins infirmiers ne les intéressent pas, ne les regardent pas, ne sont pas leur affaire. J'entreprends ma conférence. Je parle de la pénurie de personnel soignant, du nombre croissant des malades et surtout des blessés; il y a tout juste trois jours, un grave accident de la circulation est survenu tout près d'ici, sur la route cantonale: 7 blessés graves ont dû être conduits à l'hôpital. Et il y a aussi les accidents de sport, de ski notamment. Dans une grande station touristique des environs, l'on a utilisé au cours d'une seule saison 2000 kg de plâtre!

Mes auditeurs ouvrent de grands yeux, même les grandes filles ennuyées du fond tendent l'oreille... Nous parlons des infirmiers. «*Sont-ils formés de la même façon que les infirmières?*» «*Non, décrètent les garçons en chœur, ils sont mieux formés, les infirmiers sont des demi-docteurs...*»

— *Quelles maladies connaissez-vous?*

Les enfants aiment énormément prendre part à la conversation. Ils énumèrent: l'appendicite, la jambe cassée, l'angine et le cancer. La malaria aussi... Je demande: «*Est-ce tout?*»

Réflexion. «*La jaunisse*» découvre encore un élève. Un garçon lève la main: «*Les maladies dans la tête!*» Silence dans l'auditoire. Les enfants n'ont pas l'habitude de parler de maladies psychiques et ne trouvent pas leurs mots. Le même garçon relève la main: «*C'est quand les gens... sont dérangés...*». «*Les maladies mentales*», précise une voix claire dans le silence. Elle provient du tout dernier rang...

Il est frappant de remarquer combien les garçons s'intéressent aux maladies mentales et à leur traitement. Combien de trains ai-je man-

qués pour avoir dû répondre à d'innombrables questions qu'on me posait sur ce sujet. De même, lors de la présentation de diapositives, celles qui suscitent le plus l'intérêt ont trait à l'ergothérapie et à la réadaptation fonctionnelle. Les images concernant l'hôpital ont pour les enfants un attrait spécial de «derrière les coulisses»: un prématuré dans sa couveuse que l'on alimente artificiellement au moyen d'une sonde placée dans le nez ou encore une opération: voilà des choses plutôt rares... que l'on ne voit pas tous les jours. Les enfants se montrent sincèrement intéressés par la conférence. Même les grandes filles des derniers rangs se sont redressées et réveillées et viennent s'asseoir sur les bancs latéraux pour mieux voir!

La conférence est suivie d'une discussion animée: Un garçon désire savoir «*Ce que gagne un infirmier*» et une fillette demande «*s'il est vrai que les maladies psychiques sont contagieuses pour les infirmières*». Les questions fusent l'une après l'autre jusqu'à ce que la cloche du collège annonce la récréation. Une petite heure pour aller manger. Contre une soif intense le meilleur remède c'est une bonne soupe bien liquide. L'exercice de la parole semble épuiser les réserves de sels minéraux...

13.30 heures: Reprise du travail. C'est à dire deuxième conférence de la journée. Cette fois-ci mon auditoire se compose de 62 élèves des classes terminales. J'ai appris par les instituteurs que parmi eux quelques fillettes s'intéressent sérieusement à une profession soignante. Une brunette aux grands yeux me regarde fixement. Ses yeux semblent me demander: «*Aurai-je une fois la possibilité de soigner des malades? Je ne suis pas à l'école secondaire...*» Contrairement aux enfants de ce matin, ceux-ci sont plus timides et réservés. Il est difficile de les faire participer. Un maître m'a un jour passé un truc: s'efforcer de poser une question à laquelle les enfants

peuvent répondre en levant la main. Ceci les invite à participer tout en ne les obligeant pas d'emblée à parler. «*Qui parmi vous n'a encore jamais été malade?*» Tous les enfants me regardent. Mais aucun ne bouge. Il fallait m'y attendre... «*Qui n'a jamais été à l'hôpital?*» Quelques mains se lèvent, la glace est rompue. Les enfants maintenant parlent tous à la fois. Profitons du climat... «*Donc, vous avez déjà fait des expériences dans un hôpital. Que font les infirmières et les infirmiers avec les malades?*»

Les réponses fusent: «*les lits, les repas, les injections, l'oxygène, la conversation*». Le dialogue est engagé. Je n'ai guère de peine à expliquer aux enfants la différence qu'il y a entre les soins de base et les soins thérapeutiques. Facile ensuite d'enchaîner en exposant quelles sont les possibilités de travail en milieu hospitalier, notamment le travail des spécialistes des soins de base dont la formation s'étend en règle générale sur 18 mois: infirmiers et infirmières-assistants et assistantes CC CRS (avec certificat de capacité de la Croix-Rouge suisse), nurses, aides-hospitalières, aides familiales...

Il s'agit ici d'un aspect très positif du travail d'information, car il est possible d'aider de nombreux adolescents qui, malgré un bagage scolaire insuffisant, désiraient exercer une profession au service du malade; des adolescentes qui avaient peut-être perdu tout espoir de pratiquer une telle profession me regardent soudain avec des yeux brillants car elles viennent d'apprendre qu'elles pourront quand même, sans avoir suivi une école secondaire, apprendre plus tard un métier qui leur permettra de s'occuper de malades et de personnes dépendantes. Ce sont précisément les élèves plus pratiques des classes terminales qui s'intéressent à une formation plus courte et moins théorique.

A 16 heures, je vais boire un café avec les deux instituteurs des élèves auxquels je viens de m'adresser. Ils

ont encore des questions à me poser: conditions d'admission, façon d'utiliser le temps d'attente. Je leur remets quelques documents et prospectus. En rentrant à mon hôtel, je croise de nombreux enfants. Les plus grands me saluent. Il en va toujours ainsi. Parfois, je sens que l'un d'eux aimerait encore me demander quelque chose. Je m'arrête donc. Nous parlons de la neige, des devoirs d'école.

«*Quelle leçon avez-vous manqué aujourd'hui?*» «*Quelle illustration vous a le mieux plu?*» Alors vient la question: «*Ma tante dit que toutes les infirmières souffrent du dos parce qu'elles doivent sans cesse soulever les malades. C'est vrai?*»

C'est ainsi que souvent je fais office de bureau d'information ambulant sur les professions soignantes et que je dois sur la rue expliquer à une fillette ce qu'elle pourra faire «avant d'avoir 19 ans».

D'innombrables réponses à donner encore ce soir, à l'issue de la réunion de parents prévue au programme de la journée. Des mères, des pères, des tantes veulent savoir: «*La formation de 18 mois n'est-elle pas trop superficielle? Combien de fois par année l'infirmière doit-elle veiller? Existe-t-il un contrat de travail pour les infirmières et les infirmiers? Que gagne-t-on à l'hôpital? Combien coûtent les études? A qui s'adresser pour obtenir une bourse?*»

Au cours de ces réunions de parents, on s'aperçoit combien est ancrée dans l'opinion publique l'ancienne image de l'infirmière. Et combien de fois entend-on encore parler des «gardiens des fous». Et combien de personnes ignorent tout des nouvelles méthodes de traitement des malades psychiques.

Les derniers auditeurs quittent la salle. Une femme vient me tendre la main. «*Mille mercis, votre conférence était très intéressante. Nous avons appris bien des choses nouvelles. Notre fille nous avait convaincus de venir vous écouter ce soir.*»

22.15 heures. Ce fut une journée harassante! Dans le salon de la paroisse, le pasteur m'offre un verre de vin. Il fait bon être assise au chaud, dans un fauteil confortable... *«La Croix-Rouge suisse a vraiment eu une fameuse idée d'envoyer une infirmière-conférencière dans les vallées de montagne, décrète le pasteur. C'est justement dans ces régions un peu reculées qu'une information donnée de manière si personnelle est importante. Il serait naturellement plus moderne, plus simple et moins coûteux de faire passer un film dans les villages. Mais qui répondrait aux questions. Aujourd'hui, j'ai entendu deux de vos exposés. Ils étaient tous les deux différents.»*

En effet, la conférence donnée à l'école avait davantage un caractère de leçon, tandis que l'exposé de ce soir, destiné à des adultes, était plutôt une information générale qui a clairement montré l'évolution des soins aux malades au cours des 20 dernières années. Il est naturelle-

ment important aussi que nos conférences soient présentées différemment selon qu'elles s'adressent à des écoliers ou à des adultes, à des habitants des villes ou à des populations rurales. N'est-ce pas difficile parfois? — Non, en fait. Mais je dois naturellement me préparer avant chaque conférence; dans ce but, je lis quelques exemplaires des journaux locaux, pour savoir ce qui vient de se passer dans la localité et les environs. Je dois visiter également l'hôpital, la sœur visiteuse, m'entretenir avec le pasteur, le curé, les instituteurs, tout cela pour savoir comment vivent les gens dans cette vallée. Je dois, par exemple, savoir quel est le métier que les hommes pratiquent le plus, s'il y a déjà eu des infirmières dans ce village et si elles travaillent ici ou dans la plaine. Dans une conversation à la fontaine de la place, je peux m'exercer à comprendre le dialecte local, car après la conférence bien des questions ne seront posées que si elles peuvent l'être en dialecte, mes auditeurs se

généraient de s'exprimer en langage littéraire.

Me voici dans ma chambre d'hôtel. J'ouvre la fenêtre et respire l'air vif des montagnes. La cloche de l'église égrène 12 coups. Le bruit de la rivière, les cloches de l'église, pas de bruit d'autos sur la route, à se croire en vacances! Tout travail a ses côtés agréables! Je pense à demain; 10.42 heures: départ, 1.30 heures: une conférence dans une école. A 20.00 heures: une réunion de parents. Après-demain samedi, j'irai skier. Dimanche, une conférence en matinée où sont conviés les habitants de huit villages. C'est toujours amusant de les voir arriver en automobiles ou en cars postaux. Tout d'abord le trac me prend à la vue de la salle qui s'emplit toujours plus. Mais dès que j'ai pu parler à quelques personnes, aussitôt que je vois tous ces visages ouverts, je reprends mon calme. Je me réjouis de ces prochaines journées et en y pensant je m'endors.

Johanna Ritzel

S'amuser à apprendre

Ces pages relatent une autre forme des efforts que fournit la Croix-Rouge suisse en vue d'intensifier le recrutement de jeunes infirmières et de susciter un intérêt toujours plus vif à l'égard des professions au service des malades.

La Lenk, à fin juillet. Une atmosphère toute de vacances. Du soleil, de l'animation. Les anciens baraquements de l'établissement sanitaire militaire? Derrière la gare, à 3 minutes.

Le no 106? Nous y voici. Mais que peuvent-elles donc bien faire, toutes ces jeunes filles, à 11 heures du matin, réparties par grappes de 8 ou 9 autour de 6 lits? Les toilettes des malades...

A l'hôpital, on nous mettrait tout bonnement à la porte: on n'entre pas ainsi, sans crier gare, dans les chambres des patients.

Non, en fait, car dans un hôpital, à

cette heure, les toilettes sont chose faite depuis belle lurette.

Mais nous sommes ici dans un hôpital improvisé, un hôpital «pour jouer». Précisons: pour jouer à apprendre.

De la pédagogie active s'il en est. C'est la deuxième fois que sous l'égide de la Croix-Rouge suisse, ce jeu se joue à La Lenk, pendant une dizaine de jours.

Nous avons parlé déjà (voir Revue La Croix-Rouge suisse du 15.10.1969) de l'expérience pilote tentée l'an dernier pour la première fois: de cette expérience qui nous fut demandée par les milieux de l'orientation

professionnelle, soit l'organisation, hors de l'hôpital, d'un stage probatoire destiné à des adolescents de 14 à 17 ans s'intéressant à l'apprentissage d'une profession paramédicale. Disons plutôt à l'une des nombreuses professions paramédicales qui existent aujourd'hui.

Les stages d'information ou stages probatoires deviennent chose de plus en plus courante, car ces «apprentissages-éclair» permettent aux jeunes gens et jeunes filles appelés à choisir leur voie de se rendre compte sur le vif et par eux-mêmes, de ce que représente réellement l'apprentissage de telle ou telle profession. C'est dire